



SOPHIE BESSIS

HISTOIRE DE LA TUNISIE

DE CARTHAGE À NOS JOURS



Tallandier

Histoire de la Tunisie

DU MÊME AUTEUR

- L'Arme alimentaire*, Paris, François Maspero, 1979.
- La Dernière Frontière. Les tiers-mondes et la tentation de l'Occident*, Paris, Jean-Claude Lattès, 1983.
- Femmes du Maghreb. L'enjeu* (avec Souhayr Belhassen), Paris, Jean-Claude Lattès, 1993.
- La Faim dans le monde*, Paris, La Découverte, 1991.
- Femmes de Méditerranée* (direction), Paris, Karthala, 1993.
- Habib Bourguiba. Biographie en deux volumes* (avec Souhayr Belhassen), Paris, Jeune Afrique, 1988 ; réed. Tunis, Elyzad, 2012.
- Mille et une bouches* (direction), Paris, Autrement, 1995.
- L'Occident et les Autres. Histoire d'une suprématie*, Paris, La Découverte, 2000.
- Les Arabes, les Femmes, la Liberté*, Paris, Albin Michel, 2007.
- Dedans, dehors*, Tunis, Elyzad, 2010.
- La Double Impasse. L'universel à l'épreuve des fondamentalismes religieux et marchand*, Paris, La Découverte, 2014.
- Les Valeureuses. Cinq Tunisiennes dans l'histoire*, Tunis, Elyzad, 2017.

Sophie Bessis

Histoire de la Tunisie

De Carthage à nos jours

TALLANDIER

Cartographie : © Éditions Tallandier/Légendes cartographie, 2019

© Éditions Tallandier, 2019
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-214\$-(

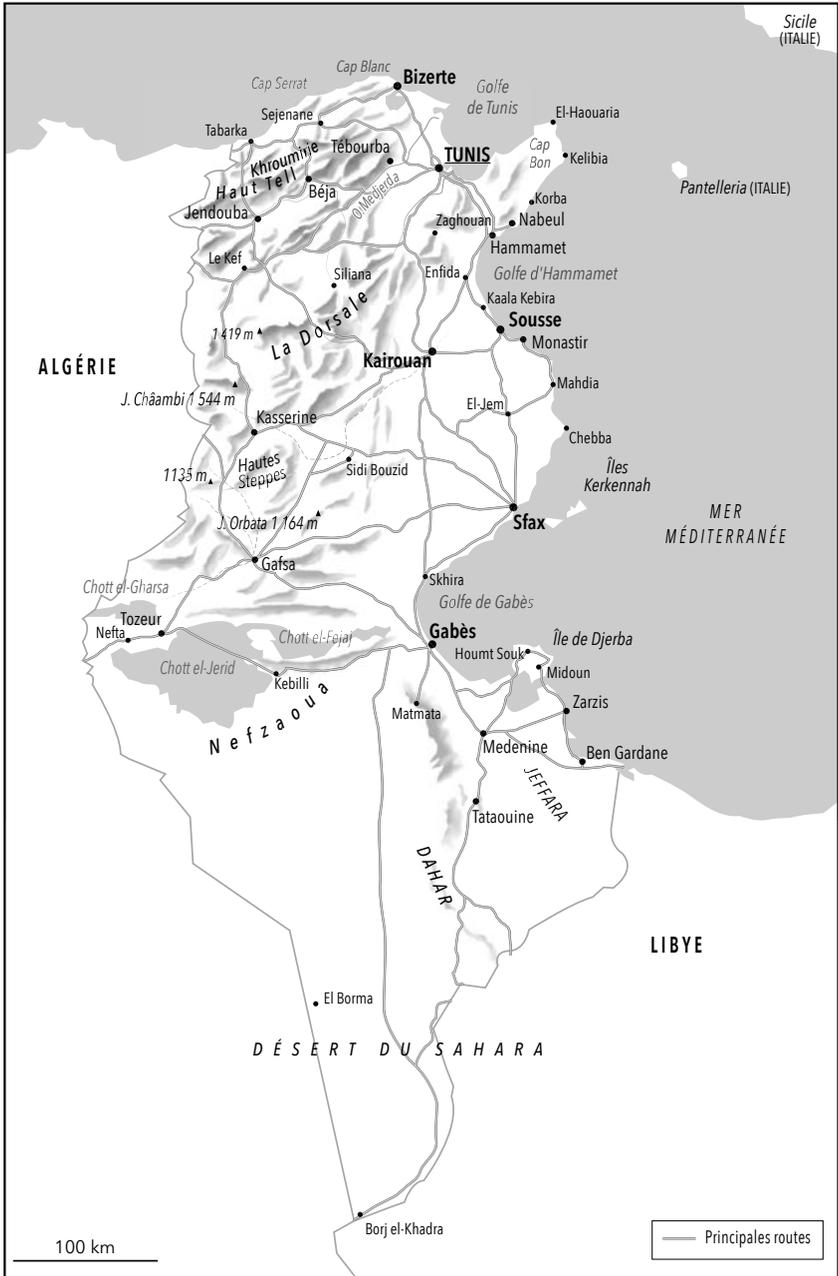
Introduction

Les trois grandes civilisations méditerranéennes, Latinité, Islam, monde grec, sont en fait des groupements de sous-civilisations, des juxtapositions de maisons autonomes, encore que liées par un destin commun. En Afrique du Nord, pas de maison plus nettement délimitée que le vieux pays urbain de l'ancienne Africa, l'Ifriqiya des Arabes, l'actuelle Tunisie.

Fernand Braudel,
*La Méditerranée et le monde méditerranéen
à l'époque de Philippe II.*

La Tunisie de toute éternité, depuis les commencements de l'histoire ? On pourrait dresser un florilège de citations proches de celle de Braudel, affirmant l'existence presque immémoriale d'une personnalité propre à ce petit territoire posé à l'extrémité nord-est de l'immense continent africain, et baigné par la Méditerranée. Il serait le produit d'une alchimie qui lui aurait donné une singularité à nulle autre pareille dans sa région : une géographie particulière, une large ouverture sur une mer emblématique, des ressources modestes sans être négligeables, une urbanité inscrite sur son

La Tunisie



sol depuis des millénaires, un mélange inédit de populations et de cultures, l'existence multiséculaire d'un État, voilà ce qui aurait contribué à donner à ce vieux pays sa configuration particulière. Au seuil d'en écrire l'histoire sur la longue durée, il conviendra de confirmer, ou pas, la véracité de ce constat. Avalisera-t-on le récit canonique fondé sur le postulat de l'existence d'une Tunisie trois fois millénaire, installée depuis Carthage dans des frontières à peu près immuables et ayant opéré une heureuse synthèse des apports successifs des peuples et civilisations qui se sont succédé sur son territoire ? Ou déconstruira-t-on ce qui relève du roman national, construction au demeurant ordinaire dans tout processus de fabrication d'une nation ? L'exploration de son passé nous fera comprendre comment la Tunisie s'est édifiée et selon quelles modalités, en suivant quels processus historiques, au gré de quels aléas, les habitants de ce morceau de terre ancré au sud dans le désert saharien et, au nord-est, à portée de radeau des côtes européennes, se sont progressivement senti appartenir à une même nation.

Le présupposé de l'existence d'une Tunisie trimillénaire s'accompagne de l'idée d'une « exception » tunisienne, laquelle s'entend par rapport à son voisinage qui ni au sud ni à l'ouest n'a connu la même trajectoire. Quelques arguments de poids viennent étayer une affirmation qui, depuis la « révolution* » de 2011, a pris valeur de mantra. La géographie en est constitutive, mais pas seulement. Contrairement à leurs voisins occidentaux, les Tunisiens s'expriment entre eux depuis des siècles dans une seule langue, l'arabe**. De même, à l'inverse d'un Orient où ils ont puisé bien des traits de leur caractère collectif, ils appartiennent dans leur quasi-totalité à une seule

* Mettons pour l'instant ce terme entre guillemets. Nous aurons l'occasion de l'interroger plus amplement.

** Dans ses différentes variantes dialectales certes, mais les parlers berbères ont disparu du paysage linguistique tunisien.

religion, l'islam, et à pratiquement une seule de ses versions, le sunnisme malékite. Quant aux frontières de l'espace tunisien, elles ont connu au cours de l'histoire quelques déplacements sans pour autant le reconfigurer radicalement.

Voilà qui apporte de l'eau au moulin de l'ancienneté tunisienne, de même qu'à celui de son avance en matière de modernisation. Cette dernière a en effet connu ses premiers moments dans le cadre d'un État territorial aux limites à peu près stables qui fut tôt dans le XIX^e siècle l'initiateur de réformes radicales. Hésitante, contradictoire comme on le verra, cette modernité tunisienne n'en constitue pas moins un des axes de l'argumentaire selon lequel, au-delà de toutes les appartenances transnationales de nature religieuse ou culturelle, il existerait bien une « tunisianité », ce quelque chose que les Tunisiens ont en propre, n'ayant cessé au cours des âges de le cultiver. L'entreprise de construction d'une démocratie entamée en 2011, qui pour l'heure n'a pas d'équivalent dans le reste du monde arabe, serait la dernière en date des manifestations de cette exception. Force est en effet de constater que les réformes du XIX^e siècle comme celles conduites dans les premières années de l'indépendance – concernant le statut des femmes notamment – ont été régionalement isolées, aucun autre État arabe ne s'étant engouffré dans la brèche ouverte par la Tunisie.

Il n'est cependant pas sûr que cela suffise à faire une exception si l'on observe la réalité sous d'autres angles. D'ailleurs, un argumentaire presque inverse parcourt la relation historique, celui de l'existence de deux Tunisies qui depuis toujours se tournent le dos et se sont plus d'une fois combattues. Le long littoral, ponctué de cités aux fondations millénaires et de villages dont les habitants ont toujours vécu de façon sédentaire, appartient de plain-pied à l'aire méditerranéenne dont il réunit toutes les caractéristiques. De vieille civilisation urbaine, étroitement intégrée aux réseaux d'échanges inter-

nationaux et partie prenante des rivalités entre puissances qui ont rythmé l'histoire de la Méditerranée, abritant depuis la plus haute Antiquité des populations venues de ses différents rivages, cultivant un cosmopolitisme qui a marqué leurs modes de vie, voilà comment se présente cette bande côtière que tout semble opposer à son arrière-pays. Le Sud intérieur, le Centre et l'Ouest, rudes terres de déserts et de steppes, appartiennent, eux, à une autre planète culturelle, celle des tribus, du nomadisme ou de la transhumance, des solidarités claniques. Leurs populations paraissent rétives aux influences venues du large et défendent des modes de vie aux antipodes de ceux des villes blanches qui regardent la mer. Du moins, c'est ainsi que toute une historiographie et une anthropologie les présentent, même si leurs particularismes sont attribués à des facteurs différents selon les auteurs et les périodes. La petitesse et la platitude de la Tunisie font toutefois que la région la plus intérieure n'est jamais bien loin de la mer et que l'interpénétration de ces deux mondes est plus grande que certains ont pu le dire. Et ces deux Tunisies, à supposer qu'elles soient si distinctes l'une de l'autre, auraient laissé, selon d'autres, la place à une nation unifiée par la colonisation d'abord, puis par le mouvement nationaliste et, enfin, par l'État jacobin mis en place au lendemain de l'indépendance. Après la révolution de 2011, la résurgence de tendances centrifuges venant des régions intérieures, d'où sont toujours parties toutes les révoltes contre l'État central, laisse cependant penser que ce dernier ne serait pas parvenu à éteindre les vieilles traditions de dissidence du monde tribal. Le débat, en tout cas, n'est pas clos.

Bien des questions se posent donc dès lors qu'on entreprend d'écrire une histoire de la Tunisie. Avant de l'entamer, il convient d'aborder deux champs que tout travail historique est mis en demeure de labourer, celui de l'historiographie et celui de la périodisation.

LES HÉRITAGES DE L'HISTORIOGRAPHIE

Si le récit historique prétend à la vertu explicative, alors le Maghreb y entre résolument avec Ibn Khaldoun*. C'est lui qui a théorisé au XIV^e siècle le clivage entre nomades arabo-berbères des steppes et sédentaires des villes et des campagnes littorales, resté largement opératoire aux yeux de nombreux chercheurs. Après lui, il faut attendre au moins la fin du XVII^e siècle pour qu'à nouveau la Tunisie produise des historiens s'attachant à comprendre leur monde et ses évolutions**. Au XIX^e siècle, le contact des élites tunisiennes avec les idées de la modernité a produit une génération de penseurs, à la fois historiens et politiques, dont l'influence fut un temps déterminante avant d'être laminée par la colonisation. L'historiographie tunisienne se les réapproprie désormais, retissant des liens avec un passé savant que le fait colonial avait recouvert.

Dès que les prétentions de la France sur la Régence se sont affirmées, la Tunisie a passionnément intéressé les historiens hexagonaux dont la majorité ont été des intellectuels

* Concernant les noms propres arabes, j'ai systématiquement opté pour l'orthographe usuelle correspondant à la prononciation en arabe, ce qui rend leur lecture plus aisée.

** Ahmed Abdessellem qui, dans son ouvrage *Les Historiens tunisiens des XVII^e, XVIII^e, XIX^e siècles. Essai d'histoire culturelle* (Tunis/Paris, Publications de l'université de Tunis/Klincksieck, 1973) a fait œuvre pionnière en matière d'étude de l'historiographie tunisienne, ne voit pas émerger d'historiens dignes de ce nom avant le XIX^e siècle. Des chercheurs de la génération suivante remettent sa thèse en question. Sami Bargaoui, par exemple (*Le Lien social dans la Régence de Tunis*, rapport scientifique pour une habilitation à diriger des recherches, Faculté des lettres, des arts et des humanités de La Manouba, 2005) ne réduit pas les historiens de la fin du XVII^e et ceux du XVIII^e siècles au simple rôle de chroniqueurs des faits et gestes de leurs souverains, mais veut voir dans leurs écrits l'amorce d'une histoire proto-nationale qui tirerait sa légitimité de l'ancienneté du territoire ifriqiyen.

organiques de l'entreprise coloniale. Leur récit est avant tout un discours de légitimation de l'occupation française mais, au-delà de cet objectif politique, il est aussi le produit d'une tradition savante dont l'historien d'aujourd'hui est en partie l'héritier. Si cette production considérable mérite d'être rapidement examinée, c'est que certaines de ses assertions continuent de façonner le regard que portent nombre de Français sur leurs anciennes possessions et, plus loin, sur ce monde fantasmé qu'ils appellent l'Orient. La longue hégémonie académique des historiens coloniaux a également fabriqué des moules dans lesquels se sont coulés leurs successeurs, notamment en matière de découpage chronologique. Puisque la recherche leur a ôté toute valeur, il n'est pas utile de s'attarder sur les mythes colportés par l'anthropologie raciale qui fut un précieux auxiliaire de l'idéologie de la domination, comme celui des origines européennes des Berbères, les occupants puniques puis les envahisseurs arabes étant pour leur part renvoyés à leur appartenance à l'aire sémite, donc frappés d'infériorité. La « question sémite », si l'on nous permet d'appeler ainsi un faisceau de rhétoriques qui s'entrecroisent, dépasse d'ailleurs largement l'historiographie coloniale dans laquelle elle est enracinée.

L'obsession du clivage Orient/Occident parcourt en effet toute la production historique de ce dernier, et s'est exprimée jusqu'à une période récente sur la base d'une hiérarchisation des civilisations du monde méditerranéen. Pour la Tunisie, le récit colonial postule une césure nette entre la Carthage punique et l'Africa romaine. La première, appartenant à l'aire sémite, aurait été de ce fait incapable de produire de la civilisation, au contraire de la seconde qui y serait pleinement intégrée de par sa romanité. Il aura fallu attendre une production historique plus récente et venant d'autres horizons pour restituer sur la durée les caractères d'une des grandes civilisations du monde antique, aussi célèbre que méconnue.

Si ce biais de l'historiographie coloniale nous paraît important, c'est qu'au-delà de Carthage il conditionne toute la lecture du passé de l'Africa-Ifriqiya-Tunisie. Sa longue histoire serait en effet rythmée par un tropisme contradictoire l'ayant fait pencher alternativement vers l'Orient et vers l'Occident. Les périodes « orientales » seraient, dans cette oscillation, synonymes de retour en arrière ou au mieux de stagnation, tandis que l'influence européenne marquerait les phases de progrès de ce pays, dont le moment colonial constituerait l'acmé. Bien des discours actuels tendent à montrer que l'on ne s'est pas vraiment affranchi de cette thèse du balancement entre Orient et Occident qui recoupe celle de l'affrontement entre tradition et modernité et qui imprègne si profondément l'histoire du Maghreb. C'est dans un tel contexte que l'exaltation coloniale de la latinité, au demeurant bien réelle, de ce morceau d'Afrique devenu la Tunisie, et de l'ampleur de sa christianisation, a alimenté la thèse de la légitimité du retour en terre africaine. Après tout, au terme d'une longue « parenthèse » faite de « siècles obscurs » dominés tour à tour ou conjointement par l'anarchie berbère et le despotisme oriental, les Français, héritiers de Rome, revenaient chez eux.

L'histoire a donc longtemps été écrite par les vainqueurs. Mais les vaincus d'hier ont entrepris depuis plus d'un demi-siècle de l'écrire eux aussi, ou de la réécrire. Ces nouvelles lectures se sont souvent voulues des réponses aux fabrications coloniales ou orientalistes, avant que les historiens appartenant aux générations plus récentes ne commencent à se libérer du poids de récits antagoniques. Plusieurs courants se côtoient dans la riche historiographie tunisienne qui a pris son essor dès les lendemains de l'indépendance. Nous qualifierons le premier de « bourguibien » tant le premier chef de l'État s'en est servi pour arrimer au roman national la notion de tunisianité. Il a en effet convoqué trois mille ans d'histoire, à la fois pour affirmer l'ancienneté de l'objet

Tunisie et pour la poser en égale d'une Europe encore drapée dans la certitude de sa supériorité culturelle. De glorieux ancêtres ont été enrôlés pour ce faire, d'Hannibal à Jugurtha. On pourrait citer nombre d'auteurs dans la veine de cette utilisation de l'histoire. La question de la profondeur historique de la Tunisie s'impose d'autant plus à l'analyse qu'elle ne se résume pas à une controverse entre historiens. Elle est aussi une ligne de clivage politique qui a ressurgi avec une étonnante vigueur après 2011. Lors des discussions à l'Assemblée constituante élue en octobre 2011 et chargée de rédiger une nouvelle constitution, nombre d'élus et de juristes ont rappelé l'existence de la constitution de la Carthage punique pour s'en instituer les héritiers.

Car une autre tendance historiographique s'attache, à l'inverse, à valoriser le seul legs arabo-musulman en rejetant dans l'ombre toute l'époque antérieure à l'arrivée des Arabes en terre maghrébine et à minimiser les influences étrangères à l'arabité et à l'islam, qui auraient façonné seuls l'actuelle personnalité tunisienne. S'il convient de relativiser la thèse de l'existence d'une Tunisie telle qu'en elle-même de toute éternité ou presque, il est tout autant nécessaire de s'interroger sur les présupposés qui président à des lectures partielles ou tronquées de son histoire. Révérence au sacré musulman et imprégnation de l'idéologie nationaliste arabe se croisent ici pour aboutir à des thèses qui, prenant le contre-pied des discours coloniaux, peuvent parfois en devenir l'involontaire miroir. Ainsi, quand Émile-Félix Gautier¹ affirme que la Carthage punique est à rejeter dans les ténèbres de la proto-histoire, l'Afrique du Nord n'entrant véritablement dans l'histoire qu'avec Rome, l'historien Hichem Djaït proclame quant à lui que la conquête arabe signe « la naissance du Maghreb à l'histoire et à la civilisation² ». Ainsi, s'il existe bien depuis l'indépendance un récit national, il est composé de voix diverses, divergentes parfois, qui en racontent des

versions concurrentes, tour à tour utilisées par les maîtres du moment. Les dirigeants de chaque période de la Tunisie indépendante ont ainsi retouché la photo selon leurs intérêts, faisant disparaître ou limitant le rôle de certains personnages, en hissant d'autres à la première place au gré de leur idée de la nation ou de leur propre inscription dans l'histoire.

Pour lire les historiens de la première génération d'après l'indépendance, il faut enfin se souvenir que la volonté de faire justice des mensonges coloniaux les a parfois fait tomber dans le piège d'une histoire que l'on peut qualifier de réactive et que cette posture a souvent structuré leurs travaux. Dans ces cas, il arrive que l'expérience du passé récent construise la lecture du passé lointain, l'investissant d'un sens dont le fait lui-même est en général dépourvu. Des moments historiques dotés de leurs logiques propres peuvent de cette manière être transformés en annonces d'une suite autrement plus tardive et, parfois, en première blessure du colonisé. Toute entreprise venant du nord de la Méditerranée, même la plus ancienne, annoncerait ainsi le moment colonial, et l'esprit de résistance animerait par conséquent toute bataille contre des forces étrangères s'étant déroulée sur le sol de l'actuelle Tunisie. En revanche, et par d'étranges torsions de la temporalité, les occupations, arabes en l'occurrence, de terres européennes feraient figure de revanche avant l'heure sur l'épisode colonial. Vérité ici, mensonge là-bas, le « d'où l'on parle » écrit aussi l'histoire. Nous essaierons, pour notre part, d'en restaurer autant que faire se peut la cohérence contextuelle.

C'est d'ailleurs ce que s'attachent à faire une grande partie des historiens contemporains qui ont abordé depuis quelques années des thèmes longtemps considérés comme secondaires. En posant la question du qu'est-ce qu'être tunisien, en explorant la palette la plus large possible des sources, ils ont ouvert la discipline à une réelle prise en compte du rôle de la com-

plexité dans la formation des appartenances. De même, la nature et le rythme de l'islamisation ou les rémanences du passé antérieur sont étudiés de façon plus apaisée. Faire réapparaître une à une toutes les couches de l'épais palimpseste qui constitue l'histoire de la Tunisie, voilà la tâche que beaucoup d'entre eux semblent s'être assignée³, comme si le nécessaire travail de décolonisation de l'histoire était enfin achevé, dégageant de nouveaux espaces de recherche et de réflexion.

DES CHRONOLOGIES DISCUTÉES

Dans cette pluralité d'approches, quelles sont les dates, les moments qui structurent l'histoire ou, plutôt, la lecture du passé ? La périodisation classique de l'histoire de la Tunisie, et plus largement du Maghreb, reprend en les aménageant à la marge les cadres de l'histoire européenne. Ce découpage en quatre grandes périodes – Antiquité, Moyen Âge, époque moderne et période contemporaine – s'ajuste au contexte local en ayant recours au remplacement de certaines coupures propres à l'Europe par des césures plus en rapport avec l'histoire de l'Afrique du Nord. Ainsi, la conquête arabe du VII^e siècle se substitue dans cette adaptation aux invasions barbares du V^e siècle européen, et l'occupation turque du XV^e siècle remplace le moment de la Renaissance. Pour être hégémonique, le tempo européen est-il exportable au Maghreb ? Certains l'ont remis en question, estimant qu'il y aurait un temps propre à ce dernier, un temps interne si l'on peut dire grâce auquel, entre autres, la donnée berbère retrouverait la dimension et la continuité dont l'histoire écrite par « les autres » l'a constamment privée.

Reprenant sous une autre forme la thèse du balancement entre Orient et Occident, l'historiographie coloniale a privi-

légé une périodisation par mouvements contraires, recoupant le découpage traditionnel. Dans l'Antiquité, la Tunisie aurait été uniment façonnée par les influences, les populations, les conquêtes venant de la mer, de Carthage à Byzance en passant par Rome et les Vandales. Ce qu'on appelle le Moyen Âge maghrébin aurait en revanche été construit par des mouvements allant des régions intérieures – steppes berbères et Sahara – vers la Méditerranée. À partir du ^{xvi}^e siècle de nouveau, et jusqu'à l'époque contemporaine, les peuples venus de la mer recommencent à jouer un rôle prépondérant : Espagnols, Ottomans, Français enfin jusqu'à l'indépendance. Dans son entreprise de décolonisation de la chronologie, l'historien marocain Abdallah Laroui propose pour sa part un autre découpage⁴. À un Maghreb dominé jusqu'au ^{viii}^e siècle et qui n'a été vu que par les yeux des conquérants succède une période allant jusqu'au ^{xv}^e siècle, celle d'un Maghreb des empires créés par des mouvements idéologiques à caractère religieux. Une troisième période courant jusqu'au ^{xix}^e siècle voit s'installer des monarchies structurées autour de logiques profanes, à l'évolution contrainte d'un côté par l'émergence d'une Europe nouvelle et de l'autre par une série de facteurs internes à l'origine d'une décadence qui prépare la colonisation, quatrième séquence de ce découpage.

Bien qu'elles proposent des lectures contrastées de la longue histoire maghrébine, des consensus se dégagent toutefois de ces périodisations reposant sur des critères différents. Toutes regardent en effet la conquête arabe comme une rupture fondamentale structurant, au-delà de la seule Tunisie, toute l'histoire du Maghreb bien sûr, et celle de l'ensemble de la Méditerranée. Car l'arrivée des Arabes et, par leur intermédiaire, de cette nouvelle religion qu'est l'islam, rompt l'unité de l'espace-temps méditerranéen qui avait jusque-là lié les deux rives. Désormais, elles cessent de partager un imaginaire commun et des mémoires les unes aux autres familières pour

regarder vers des horizons différents. L'espace qui deviendra la Tunisie tourne les yeux vers l'Orient et ses habitants se convertissent massivement à une religion qui, vite devenue hégémonique, structure progressivement son habitus sociologique, culturel et politique. Mais l'Antiquité s'attarde ici plus qu'elle ne l'a fait en Europe, donnant toute sa dimension à la notion d'Antiquité tardive dont on verra plus loin les manifestations. La rupture instaurée par la conquête ottomane fait aussi quasiment consensus en signant la fin de l'Ifriqiya médiévale et son entrée sous un autre nom dans l'époque moderne. Enfin, l'entrée en scène de l'impérialisme européen dans le deuxième tiers du XIX^e siècle ouvre une nouvelle phase historique qui ne prend fin qu'avec l'indépendance.

Si l'instauration du Protectorat français en 1881 est une date qui fait sens, elle n'est pas le point de départ de l'époque dite contemporaine. L'intrusion impérialiste en Tunisie lui est antérieure. C'est davantage autour de 1830 que son histoire prend un nouveau cours mêlant étroitement l'ère des réformes, l'affirmation de la prépondérance française et des troubles de plus en plus graves qui vont affaiblir l'État et rendre le pays « colonisable », selon un mot célèbre et controversé. L'occupation française directe est à la fois l'aboutissement d'un demi-siècle de bouleversements où les vieilles structures politico-sociales sont mises à mal par la modernisation et le début d'une colonisation qui finira de les achever. En 1956, la Tunisie enfin souveraine est un chantier où se côtoient, en un mélange complexe et souvent source de conflits, ce qui reste du monde ancien et une modernité ambiguë confortée par soixante-quinze ans d'administration française. Les cadres nationalistes promus au rang de dirigeants du nouvel État puiseront dans ces deux viviers et dans les héritages antérieurs les matériaux qui leur serviront à le construire. Temps nouveaux porteurs d'autres paradigmes, soixante ans d'indépendance, de processus de modernisation

autoritaire et de dérives dictatoriales vont déboucher sur cette « révolution » de 2011 qui a fait entrer la Tunisie dans une nouvelle séquence historique.

Chaque découpage, on l'aura compris, est porteur de sa propre grille de lecture des faits. La plupart des historiens tunisiens, tout en critiquant la périodisation classique, l'ont reprise pour des raisons de commodité, sans manquer de la questionner. C'est également ce que nous ferons. Mais, pour tenter d'échapper aux simplifications que toutes les périodisations impliquent, nous essaierons d'emprunter à chacune d'elles ce qui nous apparaît le plus à même de restituer une histoire complexe et de cultiver pour ce faire « les vertus de l'incertitude⁵ ». Une telle posture ne nous exonère pas cependant de l'obligation d'opérer quelques choix.

NOS CHOIX

L'histoire contemporaine que – à l'instar d'autres historiens actuels⁶ – nous faisons débiter vers 1830, comme nous l'avons expliqué plus haut, aura une place privilégiée dans cet ouvrage. Elle façonne en effet pour une large part la physiologie de la Tunisie d'aujourd'hui. Du réformisme à la colonisation, de la modernisation dans le cadre d'une domination étrangère aux péripéties de la lutte pour l'indépendance, de la disparition des modes de vie et de production traditionnels à la recherche de nouveaux consensus politiques et sociaux, cette période fera l'objet d'une large partie de notre travail. Mais cette Tunisie contemporaine est le produit d'une très longue histoire dont nous parcourrons les principaux épisodes pour tenter d'approcher au plus près les caractéristiques de ce pays à bien des égards atypique.

Si l'on accepte – et comment pourrait-il en être autrement ? – le fait que la conquête arabe constitue une rupture

avec le continuum antique méditerranéen, il faut bien sacrifier à la tradition historiographique en consacrant nos premiers chapitres à l'Antiquité. On évoquera Carthage d'abord, cet empire de la mer dont l'ancrage local et l'influence ont duré bien plus longtemps que sa propre vie, puis la longue période romaine dont les traces restent omniprésentes sur le territoire tunisien. Et l'on verra la permanence de la donnée berbère tout au long de ce millénaire, qui va des royaumes numides contemporains de Carthage à la geste de la Kahéna qui finit par plier devant les conquérants arabes.

Le demi-siècle qu'il faut à ces derniers pour réduire les résistances locales et s'emparer du Maghreb inaugure ce que l'on a qualifié de période médiévale, au cours de laquelle l'ancienne Afrique romaine s'islamise rapidement et s'arabise lentement. Si son histoire s'inscrit un temps dans le mouvement plus ample de formation et de désintégration de larges empires maghrébins, l'Ifriqiya des Arabes conserve des caractéristiques particulières. Sans être encore tout à fait la Tunisie, elle ne se fond pas entièrement dans l'histoire maghrébine, comme le montrent les épisodes aghlabide au ^x^e siècle et hafside du ^{xiii}^e au ^{xvi}^e siècles sur lesquels on se penchera dans les chapitres suivants. Après un intermède troublé d'un demi-siècle comme son histoire en a connu plusieurs, où les deux grandes puissances méditerranéennes d'alors, l'Espagne et l'Empire ottoman, se combattent sur son territoire, l'occupation turque à partir de 1574 ouvre une nouvelle période qui fera l'objet d'un chapitre, avant que l'ouvrage ne consacre toute sa seconde partie aux presque deux siècles qui font arriver à la Tunisie d'aujourd'hui.

En balayant trois millénaires, il est évident que ce travail prend le risque des raccourcis, passera trop rapidement au gré des uns sur certaines périodes ou certains sujets, fera silence sur des événements que d'autres peut-être auraient mis en

exergue. Il n'a d'autre souci que d'éviter toute simplification, de demeurer au plus près de l'impartialité et au plus loin de quelque parti pris que ce soit. Plus qu'aux historiens auxquels il n'a pas l'ambition d'apporter des lumières nouvelles, cet ouvrage s'adresse davantage à un public intéressé par un pays dont l'histoire est plus vaste et plus profonde que ne le laisse supposer la modestie de son territoire. Elle peut nous indiquer aussi, au moins en partie, les contours de l'avenir que sa population a commencé à dessiner avec des outils nouveaux depuis janvier 2011.

PREMIÈRE PARTIE

De la déesse Afrique à la Tunisie

À côté des récits antiques rapportés par les chroniqueurs grecs puis romains qui les font le plus souvent venir d'Orient – Perse, Palestine, Asie Mineure ou même Inde –, historiens et anthropologues ont longtemps polémique sur l'origine des Berbères, premiers occupants de l'Afrique du Nord. Entre les thèses défendant une immigration venue de l'Est par vagues successives et celles d'une évolution *in situ* de populations d'origine saharienne, donc africaine, chaque école a puisé dans les matériaux à sa disposition pour tenter d'établir la généalogie de populations qui, vu l'ancienneté de leur installation, sont de toute façon considérées depuis longtemps comme autochtones. Il est acquis que, durant toute la période où le Sahara fut humide et ne constituait pas une frontière, les groupes humains de provenance différente se sont mêlés avant que la barrière climatique ne ralentisse ces métissages. Au nord de l'Afrique, la première manifestation de ce qu'on s'accorde à appeler une civilisation s'est épanouie du VIII^e au V^e millénaires avant l'ère commune dans la région de Gafsa, au centre-sud de l'actuelle Tunisie, d'où son nom de civilisation capsienne. On trouve déjà, dans ce qui reste de ses productions, quelques traits caractérisant jusqu'à

nos jours la culture berbère, comme le goût pour les décors géométriques ornant leurs poteries modelées.

Dès l'époque protohistorique, les régions composant ce qui constitue aujourd'hui le Maghreb se sont différenciées l'une de l'autre. Dans son extension maximale, la Berbérie* orientale va jusqu'aux monts du Hodna sans rencontrer d'obstacle physique. La Berbérie centrale est limitée à l'ouest par le fleuve Moulouya, la Berbérie occidentale est constituée par les plaines atlantiques et les grandes montagnes des chaînes des Atlas et, enfin, une Berbérie présaharienne couvre les étendues steppiques qui la rattachent au continent africain. La Berbérie de l'Est est la seule à se trouver au contact de la Méditerranée orientale puisqu'elle contrôle une des rives du détroit dit de Sicile. Cette perméabilité aux civilisations venues d'Orient, dont le détroit est la porte, restera durant toute l'histoire un caractère distinguant ce finistère africain du nord-est de ses voisins occidentaux. On le voit, une telle singularité, et qui commence si tôt, s'explique par la géographie. Située presque à égale distance du détroit de Gibraltar à l'ouest et de l'isthme de Suez à l'est, la Tunisie, avec ses 1 200 kilomètres de côtes, est la partie de l'Afrique du Nord la plus ouverte sur la mer. C'est là que finissent en s'abaissant les chaînes montagneuses des Atlas et du Tell, et l'on n'y trouve aucun sommet comparable à ceux qui dominent les reliefs marocains et algériens. Le point le plus élevé y culmine à quelque 1 500 mètres et nulle barrière infranchissable ne la sépare ni de la mer qui l'entoure, ni du sud désertique. Cette douceur du relief traversé de plaines fertiles et correctement arrosées dans sa moitié nord et sa position centrale en Méditerranée, au contact de ses deux bassins occidental et oriental, expliquent qu'elle a toujours été une zone de

* Le terme, emprunté à l'historiographie européenne, est rarement usité par les historiens maghrébins. Nous l'employons ici par commodité.

passage et de rencontres entre l'Europe et l'Afrique, entre Orient et Occident. Une telle position a façonné son histoire, lui attribuant un rôle central dans toutes les aventures dont la Méditerranée a été le théâtre.

Le néolithique débute assez tard en Tunisie, vers 4 500 avant notre ère, pour se prolonger jusqu'à l'arrivée des Phéniciens, comme en témoignent outils et armes trouvés dans les tombes de l'époque. Les Anciens appelaient ses habitants les Libyens, terme dérivé de celui de Lebu, utilisé par les Égyptiens dès le XIII^e siècle avant Jésus Christ pour désigner les populations vivant à l'ouest du Nil. Grecs et Carthaginois ont également donné le nom d'Afri aux autochtones du Nord-Est du Maghreb et nommé leur pays Africa, qui serait le nom d'une déesse indigène. Quant aux Berbères eux-mêmes, ils se sont nommés dans leurs propres langues qui ont un tronc commun lui aussi disputé, chamito-sémitique selon la majorité des spécialistes, africain pour d'autres. Notons au passage le fabuleux destin de cette divinité locale dont le nom a fini par désigner tout un continent. Ces habitants des temps protohistoriques semblent avoir été pour la plupart des sédentaires mangeurs de blé dont ils ont commencé à pratiquer la culture à la fin du néolithique.

Cette longue protohistoire a des prolongements postérieurs plus importants qu'on ne pourrait le croire, dans la mesure où elle a donné aux populations autochtones des cadres sociaux que l'empilement des siècles n'est pas parvenu à faire totalement disparaître. Les sociétés berbères demeurent en effet structurées par la famille agnatique comprenant tous les collatéraux descendants par les mâles d'une même souche masculine. C'est à partir de cette parenté par les mâles originée dans un ancêtre commun, vrai ou supposé, que se sont constitués les grandes tribus, subdivisées en clans et en familles. La profonde arabisation de la Tunisie à partir du XI^e siècle n'a pas affaibli cette structure, les nouveaux arrivants partageant

DE LA DÉESSE AFRIQUE À LA TUNISIE

avec les populations locales ce cadre patriarcal et largement endogamique qui continue de conditionner l'habitus socioculturel des populations, rurales essentiellement, malgré toutes les péripéties de l'histoire*.

C'est chez ces Afri qu'arrivent, à l'aube du premier millénaire avant Jésus Christ, les navires phéniciens.

* On peut relire, sur cette question l'ouvrage de Germaine Tillion, *Le Harem et les Cousins*, Paris, Seuil, 1966 pour la quatrième édition.

CHAPITRE PREMIER

Carthage Naissance, prospérité et mort d'une puissance méditerranéenne

Le plus vieux récit écrit se rapportant à la fondation de Carthage par une princesse phénicienne du nom d'Elissa – plus connue en Europe sous son autre nom de Didon* –, chassée de sa patrie de Tyr au sud de l'actuel Liban par la trahison de son frère Pygmalion, remonte au III^e siècle, soit quelque cinq siècles après son épopée supposée. Il est dû au Grec Timée de Taormine et nous est parvenu par le résumé qu'en a fait l'historien Denys d'Halicarnasse au premier siècle avant Jésus Christ. L'histoire de Didon telle qu'elle a été transmise par les Latins semble être l'arrangement rationalisé d'un poème sacré de Carthage, composé au IV^e siècle. La légende en fait remonter la fondation au début du IX^e siècle avant Jésus-Christ, et plus précisément en 814, selon les recoupements opérés par les Anciens¹.

Si les historiens ont rejeté Elissa dans les limbes du mythe et s'accordent enfin avec l'archéologie pour estimer que Carthage a commencé à sortir de terre dans le dernier quart

* Elissa, ou plus exactement Elishat, est son nom tyrien et Didon – dérivé de Deido –, son nom africain, que lui auraient donné les autochtones.

du IX^e siècle avant J.-C.*, l'expansion des Phéniciens en Méditerranée occidentale à partir de la fin du deuxième millénaire est en revanche richement documentée. Le savoir maritime de leurs navigateurs était proverbial et les puissances marchandes qu'étaient alors leurs villes tiraient une bonne partie de leurs richesses des comptoirs établis sur les côtes siciliennes et sardes, au sud de l'Italie et sur tout le littoral libyque où ils ont fondé leurs premiers établissements à la fin du XII^e siècle. Utique voit le jour vers 1 100 avant notre ère, suivi par Hadrumète** et plusieurs autres. Leurs marins ont vraisemblablement été les premiers Méditerranéens à franchir les Colonnes d'Hercule, l'actuel détroit de Gibraltar, et à explorer les côtes atlantiques. À l'origine, les comptoirs maghrébins ont avant tout servi d'escales aux navires en route vers le vrai but des Phéniciens, l'Espagne et le mythique royaume de Tartessos – également évoqué dans la Bible – riche en étain indispensable à la fabrication du bronze. À partir du IX^e siècle, la Phénicie vit sous la menace de l'empire assyrien voisin et de ses ambitions régionales, ce qui accroît le souhait de ses cités-États de se constituer des bases de repli vers l'Ouest en cas d'invasion. La décadence de Tyr à partir du V^e siècle et sa conquête par Alexandre en 332 avant J.-C. scellent le destin de Carthage en la consacrant comme l'héritière des thalassocraties phéniciennes. Éloignée de ses origines, la métropole crée sur le sol africain sa propre civilisation, synthèse destinée à durer entre les apports des cités-mères orientales et le substrat local.

L'histoire de la civilisation punique est une des plus difficiles à reconstituer parmi toutes celles du monde antique.

* Pendant longtemps, les archéologues ont contesté les datations hautes de la fondation de Carthage. Mais, à mesure des découvertes, ils ont rejoint les historiens pour la situer à la fin du IX^e siècle.

** L'actuel Sousse.

Livrée aux flammes par les légions romaines en 146 avant J.-C. au terme de la dernière guerre punique, la capitale de ce qui fut un empire à la fois maritime et terrien n'a laissé aucune trace écrite de ses sept siècles d'existence. Les quelques ouvrages en possession des souverains numides et qui ont donc survécu à l'incendie se sont perdus quand la langue punique a cessé d'être lue. Hormis les épitaphes, les seules sources dont les historiens disposent sont les écrits des Grecs et des Romains. C'est dire à quel point la documentation disponible – à l'exception de l'archéologie – n'a été écrite que par les vainqueurs. Les historiens contemporains n'ont donc cessé de faire le tri entre les faits avérés et ce qui relevait, à l'époque déjà, de la propagande.

LA CONSTRUCTION DE LA PUISSANCE PUNIQUE

Puissance maritime d'abord, Qart-Hadasht – la Ville nouvelle en phénicien – est située sur un site exceptionnel qui enferme, outre une anse propice à l'établissement d'un port, 5 000 hectares de terres fertiles. Fondée pour faciliter l'importation en Orient des métaux de l'extrême Occident, la ville commence à partir du v^e siècle à se recentrer sur le vaste domaine qu'elle s'est peu à peu constitué dans la Tunisie intérieure pour parer aux aléas géopolitiques de la région – éloignement d'avec l'Asie au v^e siècle, rivalités territoriales avec les Grecs et première guerre punique enfin, qui réduit presque à néant ses ambitions maritimes. Regardant avant tout vers le large, entre son premier essor au vi^e siècle et le début du iii^e siècle, la métropole punique qui a supplanté Tyr renforce le chapelet de comptoirs déjà fondés par cette dernière, si bien qu'à l'aube du iii^e siècle, les Phéniciens de l'Ouest sont devenus la grande puissance de la Méditerranée occidentale. Ils y possèdent toutes les côtes d'Afrique, de

la Grande Syrte au détroit de Gibraltar où s'égrènent de nombreuses échelles commerciales, de Sabratha dans l'actuelle Tripolitaine à Tirigi (Tanger). Ils sont maîtres du rivage atlantique du Maroc où Lixus (Larache) est leur principal comptoir, et de celui de l'Espagne méridionale avec l'importante escale de Gadès (Cadix). Ils contrôlent toutes les îles de cette partie de la Méditerranée, les Baléares où ils s'installent de façon permanente en 654 avant J.-C., la Sicile occidentale et centrale, la Sardaigne, les côtes de la Corse et Malte. Dans l'intérieur des terres, le territoire de Carthage comprend dès le v^e siècle tout le nord-est de la Tunisie actuelle et s'élargit à partir du iv^e siècle plus loin vers l'ouest et le sud. Son influence s'étend au sud jusqu'au lac Tritonis, le Chott El Djerid* d'aujourd'hui, si bien que plusieurs tribus numides indépendantes sont enclavées dans l'espace qu'elle contrôle.

Par terre comme par mer, la cité excelle dans le commerce lointain dont elle tire une bonne partie de sa fortune. Deux documents – dont l'entière véracité est toutefois sujette à caution – en retracent les principales étapes : le périple d'Himilcon probablement écrit vers 450 avant J.-C. qui rend compte de la route vers les mines d'étain d'Armorique et de Grande-Bretagne et celui d'Hannon – un peu plus tardif – pour les échanges vers le sud. Hannon serait-il arrivé jusqu'au mont Cameroun, ce volcan d'Afrique centrale dont il décrit une éruption, ou n'aurait-il pas dépassé le cap Bojador, au sud du Maroc actuel ? Les avis divergent sur ce point, mais il est sûr que cette route du sud était destinée à aller chercher l'or de Gambie. La voie terrestre vers l'Afrique subsaharienne à partir de la Tripolitaine et jusqu'au Fezzan semble toutefois avoir été davantage empruntée. D'Afrique de l'Est venaient par ailleurs épices, peaux et ivoire. Quant

* Les chotts sont des lacs d'eau salée.